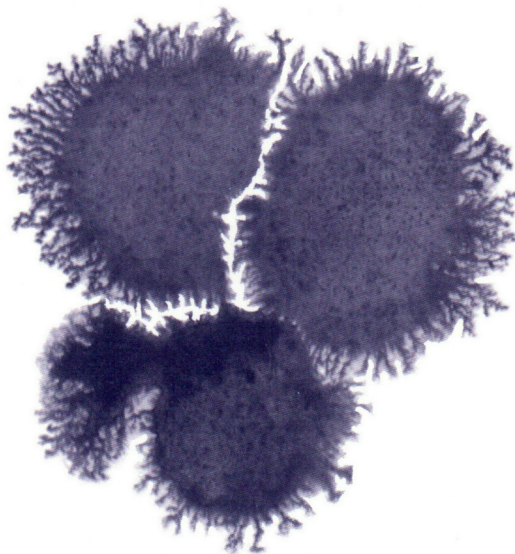


Aimer Être aimé



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

NUMÉRO 49 PRINTEMPS 1994

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

DIRECTION

J.-B. Pontalis

RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Laurence Kahn

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,
Jean Starobinski

Aimer Être aimé

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 49, printemps 1994

© *Éditions Gallimard, 1994.*

TABLE

<i>Argument</i>		5
Jean-Claude Lavie	<i>L'amour est un crime parfait</i>	9
Dominique Clerc Maugendre	<i>La maladie du moi</i>	15
Martine Bacherich	<i>À en perdre la tête</i>	23
Paul-Laurent Assoun	<i>Au premier regard</i>	37
Edmundo Gómez Mango	<i>Le désordre</i>	59
Antoine Compagnon	<i>L'amour, l'amour, toujours l'amour</i>	71
Pierre Pachet	<i>Vies sans amour</i>	87
Francis Marmande	<i>L'étrange amour de préférence</i>	95
Jean-Paul Demoule	<i>L'amour passé</i>	103
Éric Michaud	<i>Un Sauveur : Adolf Hitler ou la tyrannie du visible</i>	119
Joseph Moingt	<i>L'amour est de rigueur</i>	133
Charles Baladier	<i>La philosophie de l'amour et du désir au Moyen Âge</i>	149
Françoise Coblence	<i>Et l'amour, et l'autre</i>	165
François Gantheret	<i>Unissons-nous?</i>	185
Evelio Cabrejo-Parra	<i>Fête narcissique des premières syllabes</i>	189
Michela Gribinski	<i>La voie passive</i>	199
Michel Gribinski	<i>Construire un feu Aimer un père</i>	203



VARIA

ARGUMENT

« Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux [...]

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites. »

Ainsi l'amour s'abat-il sur Frédéric Moreau à la vue de Madame Arnoux, point lumineux vers lequel l'ensemble des choses converge soudain et autour duquel d'un coup l'univers semble s'élargir.

Que rencontre l'amoureux? Que voit-il? Si l'on « tombe amoureux », de quelle chute s'agit-il? N'est-ce pas par deux fois que Lucien Leuwen tombe de cheval sous les fenêtres de Madame de Chasteller? Rapt et blessure, écrit Roland Barthes. Ravissement encore, mais par quoi est-on ainsi ravi à soi-même au point de tomber hors de soi?

Et que veut ravir à l'autre cet amoureux? L'« agalma » – parure, ornement, objet insolite, magique, divin, noyau interne du charme et de l'attraction – est l'objet de la visée de l'amour d'Alcibiade pour Socrate. Amarre, point tournant de la relation d'amour, écrit Lacan dans sa lecture du Banquet, car l'« agalma » est cet objet supposé caché dans l'autre et pour la possession duquel le sujet asservit l'autre à son propre désir, s'abolissant dans l'accomplissement du fantasme inconscient. Est-ce de cet accomplissement que surgit la sensation d'une « âme réanimée » (Stendhal), voire d'une renaissance, lorsque l'amour semble contenir, dans cette vacillation, la promesse de devenir autre et d'outrepasser les entraves les plus secrètes?

L'amour est déséquilibre. Mais si sa tension, son excitation tiennent à ce

chavirement, ne tend-il pas aussi nécessairement à l'équilibre? Conquérir l'aimé(e), le ou la posséder certes, mais aussi être aimé en retour: est-ce dans ce retour que s'équilibre malgré tout l'indomptable? Et qu'est-ce alors qu'un amour sans espoir de retour: pure perte? pure dépense? pure course au-devant de la mort?

*

S'apprêtant à étudier les « conditions déterminant l'amour », c'est-à-dire les conditions par lesquelles s'accomplit « la dépense psychique la plus considérable », Freud se demande ce que la psychanalyse pourra apporter à ce que, mieux que tout autre, le poète chante. Et de répondre: une connaissance, dont précisément la valeur est diminuée par le plaisir esthétique de la poésie, contrairement au traitement rigoureusement scientifique qui suppose, lui, « le plus parfait renoncement au principe de plaisir ». Penser à l'amour sans le plaisir, penser à l'amour sans penser à l'objet lui-même, y penser en termes d'ersatz, de série substitutive d'objets au service de l'accomplissement d'un scénario, et enfin penser à la balance de l'amour. Quel gain? Quel profit? Quelle perte? Pour quelle instance? Si la satisfaction se dit dans les termes économiques du principe de plaisir, doit-on s'étonner que le moi soit un banquier?

Le moi peut-être, mais l'amoureux lui-même? Lui qui jamais n'aime assez et toujours aime trop, et craint de n'être jamais assez aimé, et s'épouvante de l'être tant. Le trouble de l'amour met apparemment en déroute les comptes de l'amoureux. Le « sans réserve » ne prend le visage de l'excès que lorsque déjà le sentiment est moindre et que la démesure apparaît sous les traits de l'emprise ou de l'assujettissement.

Donc un amoureux qui ne compte pas, mais un moi qui compterait pour deux? À moins qu'il ne faille s'apercevoir que l'amoureux est en fait toujours contraint de compter jusqu'à trois: la condition du tiers lésé, le plaisir augmenté par sa réalisation interdite, la jalousie qui n'est parfois plus que le dernier signe – le plus violent? – de l'amour, ainsi que le soupçonne le Narrateur qui a fait d'Albertine sa prisonnière, tous ces traits ne reconduisent-ils pas inlassablement l'amant aux conditions de ses premières amours? Et que dit la psychanalyse au sujet de l'amour en disant cela? Ou bien que fait l'analyse de l'amour à l'amour si l'on considère que tout objet est objet de transfert? Ou bien encore que fait l'amour de transfert à l'amour en général?

*

Estimation, surestimation, rabaissement: ce sont des sentiments qui débouchent directement sur un traitement en termes de valeur. Le banquier émet des investissements et fait rentrer les fonds. C'est bien l'image de la balance psychique, autour des buts qu'elle vise, qui conduit à distinguer les deux sortes de choix d'objet, par étayage ou narcissique. Distinction de deux visées opposées, aimer et être aimé, et dans le même

mouvement distinction de deux sortes de libido : « plus l'une absorbe, plus l'autre s'appauvrit ».

« L'être humain a deux objets sexuels originaires : lui-même et la femme qui lui donne ses soins » (Freud, Pour introduire le narcissisme). Mais, à dire vrai, qu'aime l'enfant ? La mère ? Être aimé de la mère ? Ou l'enfant que la mère aime ?

De sorte que, sitôt distinguées, les deux visées se mêlent, que « celui qui aime a, pour ainsi dire, payé amende d'une partie de son narcissisme », « qu'il ne peut en obtenir le remplacement qu'en étant aimé », et que du même coup on est amené à se demander si ce qui est émis et ce que l'on fait rentrer n'est pas invariablement de même nature : l'image des vases communicants ne suppose-t-elle pas une quantité unique de libido ? Et d'ailleurs en matière de valeur bancaire, la surestimation, « ce stigmatisme narcissique », quand bien même l'objet aimé n'est pas soi, son idéalisation, son agrandissement exalté psychiquement ne renvoient-ils pas toujours le choix d'objet à un choix narcissique, « par transfert du narcissisme originnaire sur l'objet sexuel » ? La nature du profit serait-elle donc toujours la même ? « Désormais, mon amour, nous ne ferons plus qu'un : moi » (Woody Allen).

Ou bien encore, si l'amour met l'autre en place d'idéal, n'est-il pas en même temps dévolu au regard que cet autre porte sur soi d'adoucir la sévérité du surmoi ? Aimer et en retour être aimé font-ils partie des conditions pour s'aimer soi-même ?

À moins que, au contraire, le surmoi ne s'acharne sur celui qui aime, que s'accumulent les reproches d'être si peu et si misérable au regard de la grandeur de l'aimé, et l'on pensera à l'inverse qu'il faut déjà suffisamment s'aimer soi-même pour aimer un autre.

*

L'amoureux aime l'amour, aime son excitation et craint qu'elle ne cesse, en même temps qu'il en appelle au calme, celui-ci ne pouvant d'ailleurs lui être restitué que par l'objet qui l'excite.

La réunion de ces deux mouvements, excitation sensuelle et calme de la tendresse, sur un seul objet est-elle cette réussite rare dont parle Freud ? Rare parce que la contrecarre le caractère incestueux de son fondement auquel la division des deux courants de la vie amoureuse a tenté de faire face. Est-ce la même excitation qui fait parvenir au plus grand plaisir et qui interdit l'accès au plaisir ? L'amitié, la tendresse ne connaissent-elles aucune forme d'excitation ?

Inversement, doit-on penser que la passion est justement ce sentiment qui ignore toute forme d'amitié dans l'amour, autrement dit toute forme de tempérance ? Tout amour intense n'est pas passion et toute passion n'est pas amoureuse. Mais, dans tous les cas, la passion ne se nourrit-elle pas de sa propre vie, la jouissance de l'objet imaginaire annulant alors toutes les qualités réelles de l'objet ?

Et de quelle sorte de passion souffre le tyran, lui qui veut avant tout être aimé,

peu importe par qui, ceci étant à la fois la marque de son pouvoir et le masque de l'exercice de ce pouvoir et de la crainte qu'il inspire?

*

« Les démarcations trop étroites que nous traçons autour de l'amour viennent seulement de notre ignorance de la vie », écrit Proust. Chercher à ouvrir d'autres tracés pour penser cette chose qui possède le si puissant pouvoir de troubler la pensée, élargir les démarcations, compliquer les distinctions, simplifier les partages, examiner encore l'alchimie de ses transformations, enfin se pencher une nouvelle fois sur le chaudron de la sorcière pour deviner les ingrédients de cet étrange mélange et de sa cuisson : aimer être aimé.

N. R. P.

L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT

Un souvenir de mon analyse s'entremêle à ma réflexion : juste une bribe de séance... et une vague contrariété. La séance est lointaine, la contrariété actuelle.

Au stade de l'analyse où je suis ramené, je m'y montrais des plus soumis. Docile envers un interlocuteur qui n'en demandait pas tant, je m'abandonnais à ce que je nous imaginais faire en commun. Le sentiment que mon analyste œuvrait pour mon bien m'épargnait le souci de ce bien, vers lequel j'allais, serein, sous sa houlette tutélaire. Ainsi le petit garçon s'en remet-il à son père, jusqu'à ce que les insuffisances de cette délégation l'entraînent à se révolter contre cette tendance en lui, plus que contre ledit père, qui n'y peut mais. Le temps passant, j'avais acquis une grande liberté de parole. Mon analyste était paré par moi de trop de lucidité pour que je songe à travestir ma pensée. Restait que je n'avais pas prise sur ce qui me venait à l'esprit, dont je n'entrevois pas l'exigence de devoir plaire. Être apprécié, être aimé me semblait naturel, être soumis le moyen de l'être. Je ne concevais pas qu'il puisse en être autrement.

Mon analyste me laissait discourir à mon gré. Un jour – c'est ce que mon souvenir venait me rappeler – je me pris à soutenir avec une certaine verve une position différente de celle que je supposais à cet homme peu loquace. Je n'ai plus la moindre idée de ce que j'exposais, mais je me rends compte, aujourd'hui, de ce que pouvait avoir d'insolite à ses oreilles que je manifeste une dissidence qui, croyez-moi, devait être des plus nuancées. Cet inhabituel son de cloche eut comme écho la mention d'une sorte d'agressivité de ma part. J'étais désarçonné, si ce n'est même effaré, de me voir imputer une intention qui démentait ma fidélité. Si j'avais semblé rompre avec mon habituel discours d'allégeance, c'était parce que je voulais faire plaisir à mon analyste. Que je puisse ne pas dire comme lui devait lui donner la preuve des progrès qu'il m'avait fait faire, et dont il ne pouvait manquer de se réjouir. Le petit enfant qui frappe son père le fait moins pour l'agresser que pour partager avec lui sa force naissante. C'était pour continuer à me faire aimer que j'avais, moi aussi, montré ma force naissante.

D'avoir été entendu comme agressif me désarmait, mais c'était là peu de chose. Ce à quoi j'étais confronté de proprement incroyable, c'était que mon analyste ne m'avait pas compris, puisqu'il avait pris pour une agression ce qui était une preuve d'amour. Je découvrais toute l'utopie de la communauté de nos points de vue. Le défaut d'alliance avec le père, sous quelque forme qu'il se présente dans l'analyse, réactualise la situation œdipienne et ouvre à l'angoisse de la solitude.

Que mon analyste ait pu mal me comprendre faisait prendre un tournant à mon analyse. Que lui et moi ayons pu penser différemment ouvrait la question, que je n'ai pas close depuis, de la saisie de ce qui se passe dans une analyse. Par exemple, je peux me demander aujourd'hui si cet homme, en m'imputant d'être agressif, ne m'avait pas fait un cadeau de taille. Entendre comme agressive ma douteuse démonstration m'élevait au rang d'un contradicteur reconnu. L'interprétation manifestait le poids accordé à ma parole et le souci consenti à mon devenir. Mais était-ce là l'intention de l'interprète? À quoi a-t-il obéi? Qu'a-t-il pensé faire? Qui serait à même de certifier ce qui s'est trouvé psychanalytiquement mis en œuvre à cette occasion, pour lui, pour moi? Et en dehors de qui peut en décider, quand en serait-ce le moment? Sur-le-champ? Avec un peu de recul? Beaucoup? Dans une cure, l'analyste et le patient sont trop différemment requis pour que leur saisie concerne les mêmes objets. Ce que chacun peut en élaborer n'est pris ni dans le même registre ni dans la même visée. Analyste et patient ont chacun leur idée sur les séances. Ils ne peuvent en parler que de leur place. À me lire, pouvez-vous convenir de ce qui serait vrai ou non, et décider si j'ai réellement été agressif? À l'évidence, pour l'heure, ce n'est pas cela qui importe, mais ce dont je prétends vous convaincre, en vous rapportant la façon dont j'ai vécu la chose. Lorsqu'on demande à quelqu'un de parler de son analyse, on risque de renforcer sa méconnaissance de ce qui y a été opérant aux yeux de son analyste, sans compter que la question lui suggère qu'un récit objectif peut en être donné qui ne tiendrait pas compte de la raison de ce récit.

Aussi ouvert qu'il soit à ce qui est inconscient, l'analyste ne peut pour autant percer les zones d'ombre de sa propre implication. Les deux protagonistes engagent différemment leurs limites, pas moins négligeables d'un côté que de l'autre. Peut-on même estimer qu'une cure astreint davantage le patient que l'analyste? Au nom de quoi, ou de qui, ce dernier conviendrait-il de ce qu'il a entendu? N'a-t-il là rien à affirmer de lui-même? N'est-il pas dans la dépendance, à sa manière, de ceux auxquels il se réfère pour tenir son rôle? Au même titre que son patient, ce qu'il dit est pris dans une visée actuelle. Va-t-il se montrer fidèle à une appartenance, même si elle est composite. Va-t-il se donner le sentiment d'une différence, si elle est pour lui d'importance? Veut-il affirmer

sa maîtrise sur le processus, sans trop voir qu'il le « construit »? Pour ce qui est de ses interventions, s'il ne peut en abstraire l'intention, peut-il pour autant la maîtriser? Veut-il le bien de son patient? Dans ce cas je n'aurais pas trop déliré. Songe-t-il à parfaire des hypothèses, surtout s'il se veut théoricien de la psychanalyse? Sur un plan très présent, aspire-t-il, sinon à se faire admirer, au moins à montrer sa compétence, sa vigilance, son savoir? Va savoir! Veut-il être aimé, se donner à aimer, ou tient-il à l'éviter? Qu'il ne soit pris dans aucune attente poserait la question de ce qui le fait parler.

Dans la solitude du cabinet de l'analyste, les deux protagonistes du curieux dialogue qui s'échange ne sont pas si seuls que ça. Freud, lui-même, y convoquait Fliess, et par la suite, ses futurs lecteurs. La séance d'analyse écarte la présence d'un tiers. Mais ensuite, tout un chacun pourra en être fait témoin, dans un récit dont il ne sera pas plus facile de décider de la justesse que de la raison d'être, si même on y pense. Qu'est-ce qui va s'y trouver dit, et à quelle fin? Après l'exposé d'un cas fait par un analyste devant des collègues, il en manque rarement un pour penser, et pire, pour exposer à tous comment, lui, voit ledit cas dont il n'a entendu parler que par celui dont il dénie la juste saisie. Qu'on puisse être sensible, jusqu'à vouloir le dénoncer, au parti pris de celui qui expose, pourquoi pas? Mais comment parler du cas en se fondant sur son incompréhension supposée? Et de quelle place? Un cas n'a d'existence psychanalytique que par la saisie qu'on en a, et par le rôle qu'on peut prétendre avoir dans cette saisie. Sinon autant croire que notre mère et la femme de notre père ne faisaient qu'une! Il y toujours du parti pris dans un récit, *a fortiori* dans un récit de cas. Que serait un récit de cas sans parti pris, sans le parti pris par l'analyste? On peut revenir sans fin sur le récit d'une analyse, personne ne sera jamais à même de décider de la plus juste coïncidence avec ce qui se serait effectivement passé. Aux yeux de certains cela peut dénier la réalité de l'expérience de l'analyse. Ce que la psychanalyse peut voir à l'œuvre chez ses protagonistes n'est autre que ce que sa théorie décide d'y mettre. D'où l'importance des échanges entre orfèvres sur ce terrain. Que font d'autre les scientifiques qui tentent de s'attacher à la matérialité des faits? Ne les discernent-ils et ne les décrivent-ils pas avec leurs définitions, c'est-à-dire avec des façons de voir qui évoluent avec le temps?

Je me suis un peu éloigné de mon souvenir et de ce qu'il est venu faire dans ma réflexion. On dit que les tâches interrompues se mémorisent mieux que celles menées à terme. N'est-ce pas la lointaine envie de me justifier, restée en suspens, qui a ramené cet épisode oublié? L'occasion en était mon dessein d'illustrer les façons d'être aimé, au moins pour ce qui est de l'analyse, où elles sont multiples et paradoxales. Agresser pour plaire, il fallait le faire! J'avais donné à mes paroles le seul sens de mon intention, au point de n'en avoir pas

terminé avec celle-ci, tant que je ne l'aurais pas fait reconnaître. Le lecteur admettra que je l'aie requis à cette fin, puisqu'on peut faire appel à lui pour toutes sortes de desseins plus ou moins avouables, comme celui de se faire aimer, d'ailleurs. Quant aux autres aspirations qui, en moi, n'attendent qu'une occasion pour tenter de s'exprimer, peut-être est-ce un lapsus qui, dans un télescopage temporel, en réglera le compte resté ouvert. Combien de visées lointaines lestent encore les conduites qui donnent sens et coloration à notre vie? Comment, hors du registre de l'analyse, percevoir la part d'inépuisable entêtement qui organise notre vie mentale?

L'analyste écoute ce qui est à l'œuvre derrière tous les discours qu'on lui tient, et pas seulement derrière les symptômes. Quand ce que nous faisons, disons, pensons peut nous convenir, nous acceptons que cela nous engage et nous affirme. Si nos façons de faire, de dire, ou de penser cessent de nous convenir, nous nous en désolidarisons jusqu'à en faire des symptômes. La différence n'existe qu'aux yeux de celui qui en décide. Bien des comportements névrotiques apparaissent dans l'analyse, dont ceux qui en sont le jouet ne se dissocient pas et ne pensent pas à se plaindre. Quand nos travers nous dérangent, nous nous en sentons victimes, nullement quand ils nous conviennent.

Que je me sois montré agressif pour aimer et être aimé, rien ne me semblait davantage aller de soi. À certains, les efforts semblent seuls pouvoir assurer de l'amour, quand, pour d'autres, il importerait de ne rien faire: « Ce ne serait pas de l'amour si c'était mérité! » Pour d'autres encore, ce sera d'inquiéter. Là nul besoin d'agresser, de se plaindre ou de demander, il suffit de souffrir, mais comment accepter d'aller mieux sans s'exposer à ne plus être aimé? Ceux qui ont besoin d'être approuvés ne le sont jamais assez: les « n'est-ce pas » dont ils émaillent leurs dires en témoignent. Pour tel autre, se faire plaindre est le moyen idéal, sinon l'unique, d'obtenir sous forme de commisération ce qui lui semble de l'amour. Ces équivalences ne sont pas des délires, elles ont été apprises dans l'optique singulière du temps de l'enfance. C'est quand nous souffrions que nous étions le plus l'objet d'attentions. « Donne-moi de la souffrance et je te donnerai de l'amour », semblait nous dire notre mère bien malgré elle quand, inquiète, elle se penchait sur l'enfant malade que nous avons tous été un jour ou l'autre. Et que n'a-t-elle pas instauré, cette mère, quand elle a cru devoir répondre à nos caprices, à nos colères? On ne pense pas à plaindre ceux auxquels on ne s'intéressait que lorsqu'ils étaient « insupportables »: à quoi ne sont-ils pas réduits pour continuer à obtenir ce qui leur revient sous une forme souvent peu agréable. Et ceux qui n'ont réussi à retenir l'attention d'un père lointain et indifférent qu'en provoquant ses reproches véhéments, ne sont-ils pas voués à se faire houspiller pour avoir le sentiment d'exister, et pire, peuvent-ils s'aimer mieux qu'à travers les critiques qu'ils ne cessent de s'adresser? Il y a aussi ceux qui éveillaient l'attention, à défaut d'amour, en déchaînant la

discordance entre leurs parents : que de carrières de semeurs et de semeuses de zizanie ont dû naître de cette façon ! N'ayons garde d'oublier ceux qui ont tant entendu parler du frère ou de la cousine morts, du coup dépeints sans défauts et qu'« on aimait tant » : leur faut-il mourir pour être appréciés ? Et ceux qui veulent être aimés pour eux-mêmes, doivent-ils éviter de donner du plaisir à leur femme pour avoir le sentiment que c'est par amour, et non par égoïsme, qu'elle reste ? C'est sous toutes les formes imaginables que peut être attendu ce qu'on a besoin de s'entendre signifier.

Comment déplorer, ou seulement critiquer, ce qui donne le sentiment d'être agréé, ce pour quoi les caresses ne valent pas mieux que les coups ? Renoncer au plaisir peut sembler y donner droit. L'amour courtois a représenté le plus haut degré de renoncement offert pour obtenir... Dieu sait-il quoi ? Ne pas jouir pour être aimée marque le destin de plus d'une femme. Il y a aussi, paradoxalement, ceux qui sont gratifiés par la désaffection : demandez aux enfants, dits à juste titre gâtés, si le fait qu'on s'occupe si bien d'eux est si bien pour eux, et allez leur proposer une analyse pour vous occuper d'eux ! Mais peut-être êtes-vous de ceux qui croient que plus leurs difficultés sont grandes, plus ils méritent d'être aimés, au moins d'eux-mêmes. Car, et je glisse cette petite phrase en douce, pour s'aimer soi les mêmes modalités s'imposent. On sous-estime la diversité de ce que chacun s'astreint à répéter pour obtenir ce qu'il ne sait même pas toujours souhaiter. S'il n'est facile à personne de percevoir les critères d'emprise qui perdurent en lui, pour ce qui est de nous, analystes, il importe de ne pas en faire pâtir nos patients, ce pourquoi notre analyse n'aura pas été inutile. Mais comment espérer avoir réduit ce qui, à notre insu, établit notre sens des valeurs et intervient déjà dans notre saisie du cas. Celui qui pense autrement transfère autrement. Le collègue qui tient à faire reconnaître qu'il se désolidarise de ce qu'on vient d'exposer cède au besoin de faire savoir haut et fort qu'il n'entend pas les choses de la même oreille. La belle affaire !

Est-il concevable de codifier ce qui signifierait qu'on est aimé ou qu'on aime ? Les réponses rationnelles sur lesquelles tous pourraient s'entendre masquent les options anciennes qui gardent en chacun une emprise secrète. Dans le présent des formulations que l'analyste privilégie, la vraisemblance, l'extravagance, l'étrangeté importent peu, au regard de ce qui les sous-tend : être reconnu et aimé, pour ce qui a été dit ou malgré. Le vertigineux recentrage qu'effectue l'analyste situe le sens de toute parole dans la finalité de son émergence, dont le transfert révèle la raison d'être. Toute la technique analytique repose sur cette intuition décisive de Freud, que chaque cure confirme : le discours associatif est au service du transfert. Ainsi peut apparaître et se dépasser la part d'archaïsme des procédures qui gèrent encore nos façons d'être.

Agresser, souffrir, tourmenter, satisfaire, s'efforcer, contrarier, soumettre, s'absenter, semer la discorde, se taire, subir, être gentil, ne rien demander... L'amour se mendie, tout autant qu'il s'extorque ou s'attend. Ce qu'on inflige en son nom semble depuis toujours légitime. L'amour est un crime parfait.

JEAN-CLAUDE LAVIE

LA MALADIE DU MOI

« J'ai grandi comme de l'herbe », me disait-elle souvent, et souvent il m'arrivait de penser : « L'herbe, c'est comme le moi ! » Ça profite de la moindre motte de terre, de la moindre trace d'humidité pour surgir, et puis c'est fauché, couché à la première averse, ou fané, dès les toutes premières ardeurs du soleil... L'herbe, ça pousse en désordre, à moins qu'on ne s'en occupe avec fierté, l'herbe, pour croître et embellir, a besoin d'amour!

Quand elle me disait : « J'ai grandi comme de l'herbe », cela m'apparaissait comme une évidence : personne, jamais, n'avait dû se soucier de la regarder pousser! Elle s'était trouvée, au jour de sa naissance, « jetée dans une enfance à laquelle rien ne l'avait préparée ¹ », et en cela, elle n'avait jamais fait que partager le sort qui nous est à tous dévolu... Pourtant j'avais le sentiment, à l'écouter, que les choses, pour elle, en étaient restées là et que ses deux mondes, l'intérieur comme l'extérieur, lui étaient demeurés tout aussi sauvages; seule, la maladie, peu à peu, s'était chargée de faire le lien entre dedans et dehors, et c'est comme cela qu'elle avait grandi : malade! Malade, à son insu comme à celui des autres, ceux-là qui ne la regardaient pas pousser, ceux-là qui ne l'avaient pas vue grandir. Elle était la première-née d'une longue série de filles mais ne devait sa place d'aînée qu'à la mort d'un frère, survenue alors qu'elle n'avait pas deux ans. L'enfant, qui était plus vieux qu'elle d'un an et demi, était mort, atteint dès la naissance par un mal sans nom, et sa mère en était restée très éprouvée. Elle n'avait aucun souvenir de ce frère, excepté celui d'une boîte qu'on emporte; plus tard seulement, elle apprit qu'une telle boîte s'appelait cercueil. Elle m'avouait souvent n'avoir jamais su grand-chose : ainsi, n'avait-elle appris que fort tardivement comment venaient les enfants, et me confiait, avec une certaine honte, comment, tard dans l'adolescence, elle ne « voyait » toujours pas le rôle du père : pour elle, les enfants survenaient à la suite d'une opération faite aux seins maternels et c'était là ce qu'on nommait

1. Pour reprendre ici les mots de J.-C. Lavie, dans son livre *Qui je... ?*, paru dans la collection « Connaissance de l'inconscient » chez Gallimard, 1985.

« l'opération du Saint-Esprit ». Il était donc logique qu'ils regagnent le ciel, lieu de leur origine, lorsqu'il leur arrivait de ne pas survivre. Dieu, qui avait donné les enfants, les avait alors repris. Et il n'y avait, assurément, et ce de l'avis de tous, pas de place plus enviable, puisqu'Il les gardait alors toujours auprès de Lui, du seul fait qu'ils n'avaient jamais péché. Une telle logique est imparable, et c'est en quoi son caractère énigmatique et implacable suscite d'éternels tourments.

De ces tourments, l'enfant, qui grandissait comme de l'herbe, était la proie secrète, et les questions, celles qui demeuraient laissées en suspens, tout autant que celles qui trouvaient réponse selon cette logique-là, produisaient leur effet ravageur, d'avoir été closes sitôt que formulées. Car les réponses, qui n'étaient pas moins énigmatiques que l'interrogation qui les avait produites, relançaient le manège d'un questionnement sans fin. Comment penser sa propre origine, sinon comme divine? Mais comment l'oser, sans offenser Dieu? Et comment distinguer le bien du mal, dès l'instant que tous deux offrent la même issue mortelle? C'est à cette époque que sa mère mourut. Une maladie des seins l'avait emportée, maladie qu'elle n'avait pas vu venir et dont elle n'avait pu, ou su, saisir le caractère morbide. Elle se retrouva orpheline, et demeura en pension, chez les sœurs; solitaire, comme elle l'avait toujours été, elle n'eut pour compagnie que ce commentaire, tout à la fois intime et infini, tout à la fois proche et étranger, qui n'avait cessé de s'exercer depuis qu'elle avait été en âge de penser : une voix « off » persistait à la poursuivre, intarissable, comme il lui arrive de le faire encore aujourd'hui, à la façon d'un écho tenaillant qui jamais ne la lâche. Plus tard, les tourments de son enfance, faute de trouver résolution, et la ronde du questionnement, faute d'aboutir, se sont accrus, enflés. Un jour, elle s'est retrouvée malade, d'avoir à balancer sans trêve entre les incertitudes de son propre raisonnement et les préceptes absolus de paroles évangéliques et de sentences proverbiales. C'est ainsi qu'elle s'est mise à vivre sous surveillance, et qu'elle s'est retrouvée comme la patiente décrite par Freud il y a plus d'un siècle ¹, sans cesse menacée par son entourage qui l'observait à tout bout de champ, prévoyant toutes ses actions, et devinant toutes ses pensées. Bientôt, des voix se sont manifestées, qui commentaient le moindre de ses faits et gestes, allant même jusqu'à les ordonner, et faire en sorte qu'elle les accomplisse, sans qu'elle y puisse rien. C'est comme ça qu'elle est arrivée pour la première fois à l'hôpital, délirante, après que les voix lui eurent enjoint de reconstruire le monde, et, par là, de sauver l'humanité, à l'égal du Christ.

Quand je la rencontrai pour la première fois, des années plus tard, elle sortait à nouveau d'une longue période d'hospitalisation. Je fus alors saisie par l'impression qu'elle me laissa lors de ce premier entretien, une impression qui devait se maintenir des mois durant : bien que nous ayons à peu près le même âge, je me trouvai là

1. S. Freud, « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, p. 72 sq.

devant une toute petite fille, triste et honteuse. Elle avait gardé la robe bouffante de ses huit ans, ainsi que deux longues tresses, qui descendaient le long de son visage, dont la mimique semblait fixée, définitivement inerte. Et devant cette petite fille, je me suis mise à penser que la maladie mélancolique était là, toute proche...

Aujourd'hui, elle est guérie, les années ont passé, et les voix depuis bien longtemps se sont tues, mais c'est toujours avec appréhension qu'elle entreprend quelque chose et que tout changement déclenche la peur de les entendre à nouveau. C'est ainsi que pour elle, qui ne rêve jamais, la vie ne cesse d'apparaître comme un cauchemar où les voix, toujours, menacent de leur retour... Et je me dis, souvent, que sa vie n'est pas facile.

« La vie n'est pas facile! »... Voilà ce que rappelle Freud en 1933, au moment de conclure la troisième des *Nouvelles conférences*¹. Cette petite phrase, d'une banalité déconcertante, irrépressible pourtant, à l'instant même où elle surgit, conduit irrémédiablement à établir le plus implacable des constats – dont Freud désigne, à plus d'une reprise, le rôle dans toute opposition à la découverte de l'inconscient, et qui demeure encore comme ressort essentiel d'une *difficulté* dans la psychanalyse² –, comme quoi, notre moi, qui, d'un côté s'affronte au monde extérieur sans jamais parvenir à s'en déclarer vainqueur, n'est, de l'autre, pas plus doué pour se rendre maître des instances dont il est issu, ou qu'il a lui-même produites. Nous trouverons là l'origine du peu d'indulgence, voire du mépris, dont il sait faire preuve à l'égard de lui-même, et la raison pour laquelle il échoue sans cesse à se porter la moindre estime, et doute toujours, indéfiniment. Le moi, quoi qu'on en dise, éprouve la plus grande difficulté à s'aimer lui-même! Voilà ce qui fait de lui un malade!

*

Rien de plus fragile que le sentiment d'estime de soi qu'a le moi, rien de plus fragile que l'amour qu'il se porte à lui-même. Rien qui ne bascule plus vite d'un extrême à l'autre, de l'admiration au dédain. C'est pourquoi le moi est constamment occupé à porter ses défenses, c'est-à-dire ses armées, sur tous les fronts à la fois : repérer les effractions surgissant de l'extérieur, combattre les exactions du « ça », et tout à la fois se défendre contre les attaques menées depuis le rempart qu'il a dû ériger contre celui-ci, rempart dont la forme, souvent persécutive, a pour nom « surmoi ». Esclave de ces trois maîtres, le moi n'aurait d'autre ressource pour

1. S. Freud, « La décomposition de la personnalité psychique », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, trad. nouv., 1984, p. 83.

2. Voir, à ce propos, les deux articles de Freud, « Résistances à la psychanalyse », in *Résultats, idées, problèmes*, II, PUF, 1985, et « Une difficulté de la psychanalyse », in *L'inquiétante étrangeté*, Gallimard, trad. nouv., 1985.

continuer à s'aimer et à s'estimer un tant soit peu que la quête du reflet d'un moi idéal, figure de perfection, qui se révélera être une arme à double tranchant. Car le moi idéal ne renvoie que très rarement le sentiment de contentement escompté, pour la bonne raison qu'il n'est qu'un pur produit du dédoublement, et que le moi, quand il vient à se prendre pour idéal, tend sans doute toujours à désinvestir sa part actuelle au profit de sa part idéalisée.

Chez le mélancolique, la perte du sentiment d'estime de soi, ou pour maintenir cette expression qui semble décidément plus exacte, la perte du sentiment d'« estime de soi qu'a le moi ¹ », cette « diminution extraordinaire de son sentiment d'estime du moi » comme l'écrit Freud dans « Deuil et mélancolie » ² se retrouvera alliée à l'incapacité d'aimer comme à l'apragmatisme le plus total, conjonction qui condamne le moi et occasionne sa mise à mort. Si l'on est d'accord pour penser que la cible visée n'est autre que l'objet incorporé au sein du moi, et pour admettre que mésestime et reproches lui sont avant tout destinés, il faut aussi se rendre à l'évidence, et reconnaître que la victime d'un tel assassinat est bel et bien, en dernier ressort, le moi du sujet. Le processus aura tout d'abord pris naissance au sein de l'instance de l'auto-observation, celle-là précisément dont parle Freud, lorsque, à propos du rêve, il évoque le phénomène de Silberer – où l'on voit le rêveur, depuis l'intérieur même de son rêve, commenter ses propres actions de rêveur ³ –, celle aussi qu'il maintiendra, la désignant encore en 1933, comme « condition préalable indispensable à l'activité judiciaire de la conscience ⁴ ». Par la suite, le malade se trouvera inévitablement engagé dans la voie de l'auto-évaluation, avant de se perdre dans une auto-dépréciation délirante et morbide. À considérer ainsi le processus de la mélancolie, et l'épuisement économique qu'il suppose, peut-on se penser à l'abri d'un tel sentiment inconscient, catastrophique, peut-on se considérer épargné à jamais par le dédain dont le moi sait se montrer capable à sa propre adresse? Il est, par exemple, remarquable qu'on doive compter, au nombre des sentiments intimes qui président à l'amour, ce dédain-là : celui qu'on peut éprouver à son propre endroit, à l'égard de son propre moi. Mais c'est un fait : à moins d'être érotomane, tant que l'on n'a pas été payé de retour, on risque fort de tomber en proie à la dépression, et au rabaissement de soi qui l'accompagne. « Dans la vie amoureuse, ne pas être aimé rabaisse le sentiment d'estime de soi, être aimé l'élève ⁵ » : quoi de plus simple! Pourtant, lorsque d'aventure, le sentiment est comme l'on dit partagé, il s'avère bien difficile d'éviter pour autant les affres du doute, qui *sont* le tourment de l'amour et qui intéressent le moi, au premier

1. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 98.

2. S. Freud, « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Gallimard, coll. Idées, 1968, p. 152.

3. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », *op. cit.*, p. 101.

4. S. Freud, « La décomposition de la personnalité psychique », *op. cit.*, p. 84.

5. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », *op. cit.*, p. 102.

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 28 | <i>Liens</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 29 | <i>La chose sexuelle</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 30 | <i>Le destin</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 31 | <i>Les actes</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 32 | <i>L'humeur et son changement</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 33 | <i>L'amour de la haine</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 34 | <i>L'attente</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 35 | <i>Le champ visuel</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 36 | <i>Être dans la solitude</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 37 | <i>La lecture</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 38 | <i>Le mal</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 39 | <i>Excitations</i> |
| 15 | <i>Mémoires</i> | 40 | <i>L'intime et l'étranger</i> |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> | 41 | <i>L'épreuve du temps</i> |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i> | 42 | <i>Histoires de cas</i> |
| 18 | <i>La croyance</i> | 43 | <i>L'excès</i> |
| 19 | <i>L'enfant</i> | 44 | <i>Destins de l'image</i> |
| 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> | 45 | <i>Les Mères</i> |
| 21 | <i>La passion</i> | 46 | <i>La scène primitive et quelques autres</i> |
| 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> | 47 | <i>La plainte</i> |
| 23 | <i>Dire</i> | 48 | <i>L'inconscient mis à l'épreuve</i> |
| 24 | <i>L'emprise</i> | 49 | <i>Aimer Être aimé</i> |
| 25 | <i>Le trouble de penser</i> | 50 | <i>L'inachèvement</i> |

Aimer Être aimé

« Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux.

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites. »

Flaubert (*L'Éducation sentimentale*)

Textes de : PAUL-LAURENT ASSOUN, MARTINE BACHERICH, CHARLES BALADIER, EVELIO CABREJO-PARRA, DOMINIQUE CLERC MAUGENDRE, FRANÇOISE COBLENCÉ, ANTOINE COMPAGNON, JEAN-PAUL DEMOULE, FRANÇOIS GANTHERET, EDMUNDO GÓMEZ MANGO, MICHEL GRIBINSKI, MICHELA GRIBINSKI, JEAN-CLAUDE LAVIE, FRANCIS MARMANDE, ERIC MICHAUD, JOSEPH MOINGT, PIERRE PACHET

et le vingtième cahier de VARIA.



9 782070 738557



94-Extrait de 3855 publications ISBN 2-07-073855-8

100 F tc